

ABONNEMENT.

SAUMUR :
 Un an 30 fr.
 Six mois 16
 Trois mois 8

Paris :
 Un an 35 fr.
 Six mois 18
 Trois mois 10

On s'abonne :
 A SAUMUR,
 chez tous les Libraires ;
 A PARIS,
 Chez DONGREL et BULLIER,
 Place de la Bourse, 33 ;
 EWIG, r. Ambrose-Richel, 9 ;
 BLAVETTE, r. d. Lombards, 23.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU : PLACE DU MARCHÉ-NOIR

INSERTIONS.

annonces, la ligne . . . 30 c.
 Réclames, — 30
 Faits divers, — . . . 15

RÉSERVES SONT FAITES
 Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sauf restitution dans ce dernier cas ; Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

Les articles communiqués doivent être remis au bureau du journal la veille de la reproduction, avant midi.
 Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

On s'abonne :
 A PARIS,
 chez MM. HAYAS-LAFITE et Co,
 Place de la Bourse, 9.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

Paraissant tous les jours, le dimanche excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 15 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR,

5 Mai 1881.

Campagne de Tunisie

Le gouvernement espère que les opérations de la guerre seront terminées le 42, c'est-à-dire le jour de la rentrée des Chambres. L'occupation des points principaux du territoire tunisien sera un fait accompli pour cette époque.

Depuis la prise de Bizerte, l'échange de notes entre le quai d'Orsay et l'ambassade française à Londres est devenu très-fréquent ; et l'on nous assure que M. Barthélemy Saint-Hilaire serait plus qu'inquiet du peu de sympathie que le cabinet anglais montre pour la France dans les circonstances actuelles.

La Correspondance politique, de Vienne, signale les méfiances de l'Angleterre. D'après cette feuille, le cabinet Gladstone, tout en se moquant de l'intégrité de l'empire ottoman, ne saurait voir sans inquiétude la France à Tunis, ce qui nous donnerait une influence plus grande en Égypte. Il songerait déjà à demander à notre gouvernement, en échange d'une annexion possible de la Tunisie, le contrôle exclusif pour l'Angleterre du canal de Suez.

La Tunisie vaut-elle l'abandon de nos droits légitimes sur cet important passage qui ouvre aux flottes de la Méditerranée l'Océan Pacifique ?

Reste enfin la question importante de l'acquisition par l'Italie du port d'Hamamet et de l'île de Kouriat. C'est la Presse, de Vienne, qui, la première, a donné cette grave nouvelle. Elle ajoute que le premier acte du général Forgemol, en arrivant à Tunis, « sera de faire annuler ce contrat de vente. »

Ceci nous paraît beaucoup plus grave. Car enfin, pour annuler un contrat synallagmatique, il faut le consentement des deux parties. Or, comment obtiendra-t-on celui de l'Italie, qui n'a certes pas acheté pour céder son droit le lendemain ?

Et si l'Italie se refuse à cette concession, n'est-il pas à craindre qu'elle trouve immédiatement un appui à Londres et peut-être ailleurs ?

Nous ne pouvons nous défendre d'un sinistre pressentiment quand nous lisons les feuilles allemandes de Berlin qui nous encouragent à pousser en avant. Ces applaudissements inattendus ressemblent au chant de mauvais présage du hibou. Méfions-nous toujours des excitations intéressées de nos voisins !

L'occupation de Bizerte et les engagements heureux pour nos armes qui ont marqué la semaine dernière ont exaspéré le ministère tunisien. Les dépêches d'hier racontaient les accusations monstrueuses portées par le général Sidi-Ali contre les Français et la protestation indignée du général Logerot.

Voici, d'après le correspondant du Clairon, un extrait de la lettre que Sidi-Ali a adressée à son frère le Bey :

« Les chaouch Chaabas et des cavaliers nous ont rapporté que les tribus ont été attaquées par les Français par suite de leur refus de fournir des chevaux et du blé. Les violences sont tombées surtout sur les Sheikhia (Chiahias). On a incendié leurs douars en tuant les femmes comme les hommes. Les blessés ont été conduits chez le chef, qui leur a fait couper le cou. Les femmes enceintes n'ont pas été épargnées. J'ai vu moi-même, dans un douar incendié, deux femmes éventrées et leurs petits à côté d'elles. J'ai dû changer ma route pour éviter les horreurs qui frappaient mes yeux. »

Ces mensonges ont porté leur fruit et la situation à Tunis devient aiguë. Voici quels sont à ce sujet les renseignements de l'Agence Havas :

Tunis, 2 mai, 10 h. matin.
 Hier, lorsque Mustapha apprit le débarquement des troupes françaises à Bizerte, il entra dans une violente colère et s'écria : « Perdus pour perdus, nous n'avons plus qu'une chose à faire. Nous avons déjà trop perdu de temps. Envoyons vite prêcher la guerre sainte à Kerouan. »

Mustapha fit appeler les chefs religieux et eut avec eux une longue conversation. On assure que douze Arabes sont sortis du Bardo à quatre heures du matin, se dirigeant vers Kerouan.

M. Pestalozza, premier secrétaire du consulat italien, est parti le 29 avril de Tunis, déguisé en Arabe, et s'est rendu au camp de Sidi-Ali-Bey, chargé d'une mission secrète. Ali-Bey a voulu rester seul avec lui, et a fait sortir de sa tente son médecin Stresino et son ministre Tahar-Saouel, qui, d'ordinaire, ne le quittent jamais.

M. Pestalozza, revenu hier soir, s'est rendu directement chez le général Baccouch, et a eu avec lui une conférence de deux heures.

Taïb-Bey, second frère du Bey, dont on connaît les sympathies pour la France, est l'objet d'une grande surveillance. Des agents de police rôdent toute la nuit autour de sa demeure.

Bône, 3 mai, soir.
 Les renseignements venus du camp français établissent que les plaintes du gouvernement tunisien, concernant la réquisition forcée des animaux, des moyens de transport et les prétendus ordres donnés aux tribus tunisiennes de se joindre à la colonne française, ne sont nullement fondées.

Tous les animaux ont été achetés et payés, tous les transports réglés à l'amiable. On voulait simplement notifier aux tribus de se tenir tranquilles et de laisser le passage libre à nos troupes.

L'affaire du 30 avril a été provoquée par une attaque contre nos troupes au moment où elles allaient rassurer les tribus sur nos intentions. Les Chiaïas ont tiré sur le capitaine Eyman qui apportait des paroles de paix. Une fois l'affaire engagée, des Amdouzes et des Kroumirs sont venus appuyer les Chiaïas.

On signale cette coïncidence regrettable que les contingents qui ont attaqué venaient précisément de quitter le camp de Sidi-Ali-Bey.

Il paraît que l'ardeur et la promptitude de nos fusiliers marins a produit dans la Régence un effet d'intimidation qui pourra servir utilement nos intérêts.

On nous assure que M. Roustan a reçu l'ordre de se rendre auprès du Bey et d'exiger, au nom de la République, la déposition immédiate et l'éloignement de Mustapha. En

cas de refus, les troupes françaises occuperont Tunis.

(Petite correspondance républicaine.)

La Calle, 3 mai.

Le service de correspondance installé par la voie de terre entre Tabarka et La Calle fonctionne parfaitement. La route traverse les tribus que nous venons de soumettre. Elle est complètement sûre.

Souk-Arrhas, 3 mai.

La route de Souk-Arrhas à Ghardimaou est terminée et parfaitement praticable aux voitures. Elle suit la vallée de la Medjerdah longeant les territoires des Ouled Dia et des Ouled Dira. C'est par cette voie que la batterie de 90 s'est rendue à Ghardimaou où elle est aujourd'hui. Le service des approvisionnements et des convois est devenu ainsi aussi facile que rapide. (Agence Havas.)

M. le ministre de la guerre a reçu la dépêche suivante :

Roum-el-Souk, 3 mai, 9 h. 10 soir.

Le général Forgemol au ministre de la guerre.

« Les nouvelles reçues de Tabarka sont satisfaisantes. L'état sanitaire des troupes est bon.

« Les Ouled-Amor et Ravassia ont obtenu l'aman. Le service de correspondances par terre avec la Calle est installé ; un marché est organisé. Le général Logerot est toujours à Souk-el-Arba où il a reçu d'assez nombreuses soumissions. La brigade Gaume a dû opérer aujourd'hui une reconnaissance sur Fernana.

« Le général Logerot fait diriger sur Ghardimaou, où se trouve le général de Brem, la batterie de 90, revenue du Kef à Souk-Arrhas. Quelques inquiétudes se sont produites au Kef au sujet de l'attitude que des renseignements indigènes prêtent à la tribu des Fréchiches.

« D'après un récent rapport du commandant supérieur de Tébessa, ces craintes ne seraient pas fondées. Les troupes que j'ai vu arriver au camp des Djouablen sont dans les meilleures conditions. Aucune inquié-

36 Feuilleton de l'Écho Saumurois.

L'OUBLIEUSE

(Suite.)

XXVI

Septembre arriva. Rien de saillant n'était survenu pendant ces quatre mois aux Coudriers. M^{me} de la Charnie, remise un peu des cruelles émotions subies, semblait vivre d'une vie nouvelle. Renée ne la quittait presque jamais et prévenait ses moindres désirs avec une tendresse filiale ; parfois, quand le front de la pauvre mère s'assombrissait, quand le souvenir des êtres aimés qu'elle avait perdus lui faisait monter un sanglot du cœur au visage, l'orpheline lui pressait les mains, consolait cette âme endolorie et ramenait chez elle le calme et la paix.

— Oh ! chère Renée, murmurait tendrement Georgine, si je ne t'avais plus à mes côtés, que deviendrais-je ?

— Je resterais près de vous, madame.
 — Ce serait trop te demander, mon enfant ; une autre destinée t'est réservée ; bientôt, sans doute, tu échangeras la couronne virginal pour l'anneau d'or de l'épouse, et chaque heure qui s'écoule te rapproche de cet instant souhaité.

— Je ne veux pas me marier.
 — Que dis-tu là, Renée ?
 — Ma pensée tout entière.
 — Folle petite tête !...
 — Oh ! non, madame, je n'ai pris cette résolution qu'après de mûres réflexions.

— Voyez-vous cela !
 — D'ailleurs, je dois mes soins incessants à mon bienfaiteur, et ma vie tout entière sera trop courte pour payer ses bontés et son dévouement pour moi.

— Cœur d'or, va ! puisses-tu ne jamais éprouver les tourments de la femme, puisses-tu ne jamais aimer !

— Mais...
 Renée s'arrêta sur ce mot.
 — Que voulais-tu dire ? achève, reprit M^{me} de la Charnie, en regardant étonnée la jeune fille.

— Rien.
 — Chère Renée, aie donc confiance en moi comme dans ta mère.

— Eh bien ! j'aime...
 — Michel ? répartit vivement Georgine.

— Charles...
 M^{me} de la Charnie eut un éclair de joie dans les yeux.

— Alors, poursuivit-elle, qui t'empêche d'épouser le fils de François ?

— Y songez-vous, madame, moi, la femme de

M. Charles ?
 — Pourquoi non ?
 — Il est riche, et je suis sans fortune ; il a une famille, et je suis orpheline ; d'ailleurs, son père verrait cette union avec le plus grand déplaisir.

Georgine garda le silence quelques instants ; elle paraissait réfléchir profondément.

— Espère, reprit-elle, tout s'arrangera.

— Oh ! madame, à quoi bon entretenir dans mon esprit cette illusion trompeuse ? Je sais trop bien que ce mariage ne se fera jamais, pour me bercer de ce rêve impossible ; tout me sépare du fils de M. Desvignes : la naissance, la position sociale et les intérêts de famille ; mieux vaut donc ne pas espérer.

— Charles partage-t-il ton amour ?
 — Je le crois.

— Dans ce cas, tout va bien, répartit M^{me} de la Charnie, tu le reconnaitras bientôt.

Le lendemain, une lettre de François Desvignes annonça son arrivée pour le samedi suivant. Sa femme, qui ne connaissait pas encore la Normandie, l'accompagnerait. Charles, à la tête de la maison actuellement, ne pouvait partir en même temps que ses parents ; mais il viendrait les rejoindre une semaine plus tard et passerait huit longs jours à la ferme. François Desvignes comptait prolonger sa visite jusqu'à la fin de l'automne.

A l'heure dite, les voyageurs arrivèrent aux

Coudriers. Dès le lendemain, les promenades dans les environs commencèrent. Les champs, encore couverts de gerbes, présentaient un coup d'œil des plus animés ; la ferme de Michel, elle-même, remplie de moissonneurs loués sur les marchés voisins pour le temps de la moisson, avait un aspect inaccoutumé. C'était un va-et-vient continu ; les rires et les chants se succédaient depuis l'aube jusqu'à la nuit. Ce spectacle, tout nouveau, enchantait les Parisiens, M^{me} François Desvignes principalement. La semaine passa avec une rapidité inouïe. Le samedi soir, Charles arriva. La famille était au complet.

Au milieu des siens, Michel Desvignes retrouvait le bonheur d'autrefois. Si la douleur et les années avaient imprimé sur son front des rides ineffaçables, la vue de Georgine avait aussi ranimé son âme ; il s'était senti tout à coup rattaché à la vie. Michel n'était plus le paysan naïf du commencement de cette histoire : le retour de tous ceux qu'il aimait tant avait exercé la plus heureuse influence sur son esprit ; sa raison, un moment ébranlée par le choc des événements, s'était raffermie ; le passé n'était plus qu'un rêve et le présent la plus douce des réalités. Michel n'aimait plus Georgine comme on aime à vingt-cinq ans, mais le sentiment qu'il éprouvait pour elle était tout aussi tendre et mille fois plus élevé ; au creuset de la souffrance, son amour s'était purifié, transformé, je dirai presque

